

t o t e m

david vann
dernier jour
sur terre

Traduit de l'américain
par Laura Derajinski



Gallmeister

Titre original:
Last Day on Earth

Copyright © 2011 by David Vann
All rights reserved

© Éditions Gallmeister, 2014, pour la traduction française

ISBN 978-2-35178-544-7

ISSN 2105-4681

t o t e m n°44

Conception graphique de la couverture: Valérie Renaud
Illustration de couverture © Valérie Renaud

APRÈS le suicide de mon père, j'ai hérité de toutes ses armes à feu. J'avais treize ans. Tard le soir, je tendais le bras derrière les manteaux de ma mère dans le placard de l'entrée pour tâter le canon de la carabine paternelle, une Magnum .300. Elle était lourde et froide, elle sentait la graisse à fusil. Je la portais dans le couloir, à travers la cuisine et le garde-manger jusque dans le garage, où j'allumais la lumière pour l'observer, une carabine à ours avec une lunette de visée, achetée en Alaska pour chasser les grizzlys. Le monde s'était vidé, mais l'arme conservait une présence, une puissance indéniables. Mon père l'avait utilisée pour chasser le cerf. Elle faisait un bruit d'artillerie, elle déchirait toute une épaule de cerf à cent mètres de distance. Je tirais le levier, visais un carton à l'autre bout du garage. Une boîte de rails pour train électrique, une petite traverse qui dépassait emplissait la lunette. Je retenais mon souffle comme me l'avait enseigné mon père, j'appuyais avec prudence, lentement, et j'entendais le cliquetis métallique.

À l'aide d'un tournevis, je séparais le canon de la crosse. Je glissais les deux parties dans mon dos, sous ma veste, et les coinçais à ma ceinture. Elles dépassaient de mon col au niveau de ma nuque, mais elles étaient tout de même cachées. Par la porte de derrière, je sortais mon vélo, un vieux Schwinn Varsity à dix vitesses, puis je franchissais le portillon au milieu de notre clôture.

Le quartier était silencieux à 3 heures du matin. Encore froid en ce début d'avril 1980, un léger brouillard dans l'air.

Je gravissais une colline pentue à cadence lente, la veste de mon père trop chaude, et je suais en arrivant au sommet. Puis je dévalais de l'autre côté, les oreilles gelées. D'immenses maisons, des pelouses entretenues, mais plusieurs ampoules de lampadaires cassées. Comme éclatées, quelques bris de verre jonchant encore le bitume en contrebas.

Sur la colline suivante, je bifurquais vers une parcelle en friche, de hautes herbes et quelques chênes. Je cachais mon vélo derrière l'un d'eux et marchais loin des habitations jusqu'à atteindre enfin une petite clairière jouissant d'une vue dégagée. Sous mes yeux s'étalait une grande partie de Hidden Valley, à Santa Rosa en Californie.

La carabine était rapidement assemblée, et j'y glissais trois cartouches piochées dans ma poche. Tant de poudre tassée dans le cylindre de cuivre. Une Magnum, cela signifie trop de poudre, une balle projetée à grande vitesse. J'enfonçais les trois cartouches dans le chargeur, j'actionnais le levier et je retirais la sécurité. Je m'asseyais sur la colline, les pieds écartés et fixes, les coudes sur mes genoux formant une base solide.

À travers la lunette, je suivais les maisons. Je longuais les fenêtres des chambres à coucher, je faisais glisser le réticule de visée sur les portes d'entrée, sur les feux arrière des voitures dans les allées. Puis je m'arrêtais sur un lampadaire, rond, lisse et éclatant, énorme dans la lunette. Je voyais son ampoule. Jamais à moins de cent mètres, la plupart du temps deux ou trois fois plus loin, même, et la plupart du temps, je n'appuyais pas sur la détente. Je me contentais d'imaginer. Mais parfois, ce n'était pas suffisant. Parfois, je voulais davantage. Ces soirs-là, le sang me battait les tempes, un martèlement que mon père surnommait la fièvre du cerf quand nous chassions ensemble, le souffle coupé, le

cœur aussi dur qu'un poing serré. J'essayais de rester stable, d'imprimer une pression lente, je craignais le choc imminent.

Quand je tirais, la carabine avait un recul si brutal que j'étais parfois projeté au sol, sur le dos. Je possédais une .30-.30 depuis mes neuf ans, j'étais habitué aux carabines, mais la Magnum .300 était incroyable. Si j'avais de la chance, j'atteignais ma cible et je restais debout. Il n'y avait rien de plus beau à mes yeux que de voir exploser l'ampoule blanc-bleuté à travers le réticule de visée. Le son – le claquement presque semblable à un rugissement, puis le silence, et la pluie de verre – ne me parvenait qu'une fois chaque éclat de verre envolé ou scintillant en une vrille dans l'air, pareil à un brouillard.

Des chiens aboyaient, des lumières s'allumaient. Et si quelqu'un dans mon champ de vision écartait ses rideaux pour observer, j'actionnais à nouveau le levier pour insérer une autre cartouche dans le chargeur, je visais. Un visage d'homme au centre du réticule, éclairé par une lampe de chevet, la sécurité débloquée et mon doigt sur le côté, juste au-dessus de la détente. J'avais déjà fait cela avec mon père. Quand il repérait des braconniers – des chasseurs qui entraient illégalement sur nos terres –, il me les faisait observer à travers la lunette de sa carabine.

Ce n'étaient pourtant pas les moments les plus sombres de cette année-là. J'imaginai quantité d'autres choses, même tirer sur mes camarades de classe. Je menais une double vie. Élève brillant, destiné à devenir premier de sa promotion. Impliqué dans les conseils de classe, l'orchestre de l'école, les activités sportives, etc. Personne n'aurait pu le deviner.

Aussi quand je lus un article au sujet de Steve Kazmierczak, récipiendaire d'un Deans' Award, qui avait tué cinq élèves et blessé dix-huit autres avant de se suicider à la Northern

Illinois University le jour de la Saint-Valentin 2008, je m'interrogeai soudain. C'était un élève brillant. Ses amis et ses professeurs ne comprenaient absolument pas ce qui s'était passé. Ce n'était pas le Steve qu'ils connaissaient. Je ne m'étais jamais intéressé aux tueurs de masse, et je n'aurais jamais imaginé lire un ouvrage sur le sujet, encore moins en écrire un, mais je me demandais si Steve ne pouvait pas être le point de départ d'une réflexion sur le fait que, parfois, le pire de nous-mêmes finit par l'emporter. Pourquoi n'avais-je pas blessé quelqu'un ? Comment avais-je échappé à cela, et pourquoi pas lui ?

En menant l'enquête pour le magazine *Esquire*, j'ai obtenu accès au dossier de police complet de mille cinq cents pages dont la consultation avait été refusée à tous les autres – au *New York Times*, au *Chicago Tribune*, au *Washington Post*, à CNN –, et j'y ai découvert l'histoire d'un garçon qui avait failli échapper à tout ceci, qui avait failli éviter de se changer en tueur de masse, un garçon qui essayait de devenir quelqu'un à l'issue d'une enfance malheureuse, d'un passé émaillé de maladies mentales, un garçon cherchant à atteindre le Rêve américain, qui ne se résume pas à l'argent, mais qui consiste à se reconstruire. Sa vie avait été bien plus terrible que la mienne, ses succès avaient été de bien plus grands triomphes, et à travers lui, je pouvais comprendre enfin les moments les plus effrayants de mon existence, et ce que je trouve également le plus effrayant en Amérique.

STEVE a grandi en regardant des films d'horreur avec sa mère. Bien en chair, énorme, allongée sur le canapé à côté de lui. En plein milieu de journée, les stores sont fermés. L'obscurité. Elle a un fort instinct protecteur, elle ne veut pas que Steve sorte. Elle ne le laisse pas souvent jouer avec les autres enfants. Elle est mentalement instable, d'après le parrain de Steve, mais que peut-il y faire ? Une querelle familiale.

Les films d'horreur et la Bible, voilà ce qui anime le salon, voilà l'héritage de Steve. Une boucle bouclée, les plaies, la mise à l'épreuve de Job. Les jeux sadiques de Dieu, qui enseigne à son troupeau comment apprécier la valeur et le sens de la vie. La chair, sans conséquence. Tard le soir, sa mère n'arrive pas à dormir. Une insomniaque en proie à des crises d'angoisse. Son père perpétuant l'historique dépressif de la famille, le grand-père de Steve, un alcoolique. Et ainsi continuent-ils à vivre, à regarder.

À l'école, Steve est un élève dans la moyenne. "Steve semble très impulsif et refuse de relire ses devoirs, il y a donc beaucoup de fautes. Lors de notre entretien, nous pourrions discuter des façons d'aider Steve à travailler conformément à son potentiel", écrit son institutrice à l'école élémentaire, Mme Moser. Quelques années plus tard, il obtient un score de 58 % à l'examen d'État de l'Iowa. À cette époque, il cherche des endroits où se cacher, des endroits semblables à son salon, et il en trouve enfin un dans les salles de répétition de l'orchestre du collège d'Elk Grove. Il joue du saxo ténor, il a un ami, Adam Holzer, un geek maigre au sourire nerveux

et aux lunettes rondes bien trop grandes pour son visage. De longs cheveux raides qui pendent de chaque côté, la raie au milieu. Steve n'est pas un canon, non plus. Le visage trop mince au niveau de la mâchoire, une bouche et un menton presque inexistant, et dès qu'il se concentre à la tâche, il se laisse aller. Le poignet posé sur le front, la main pendant mollement. Bouche entrouverte, un reste de nourriture sans cesse logé dans l'espace entre ses incisives inférieures. Les autres élèves le traitent de tapette, à cause de la position de sa main. Adam et lui présentent des mots d'excuse pour se dispenser des cours quand c'est possible, surtout les cours de sport, prétextant une participation à n'importe quel concert ou représentation scolaire. L'une des salles de répétition est petite, sans fenêtre. Là, ils peuvent bavarder, manger des bonbons, se cacher.

Après l'école, ils vont chez Steve, au 758 Penrith Avenue, à Elk Grove Village dans l'Illinois. Une petite maison de lotissement de plain-pied, trois petites chambres à coucher. Si ce n'était le salon qui l'agrandissait de quelques mètres carrés, le bâtiment formerait un rectangle parfait de la taille d'un mobile home. Sa mère est secrétaire, son père, facteur. Ils ne rentreront pas avant plusieurs heures.

Un quartier d'ortoir, quatre variations de cette maison rectangulaire, et celle de Steve donne sur une route très empruntée, une quatre voies. Seule une clôture métallique sépare les voitures de la petite pelouse à l'arrière du bâtiment.

Steve va chercher le fusil à air comprimé, sort jusqu'à la remise, une couverture idéale. Il actionne la pompe du fusil, fait monter la pression de l'air à l'intérieur, y glisse une petite bille de plomb et repousse le levier.

Mais il entend son chien respirer, tout près de lui. Un petit carlin souffrant de problèmes respiratoires. Il le soulève

par les pattes arrière et, à deux mains, il le jette de toutes ses forces contre le mur.

À présent, il peut se concentrer. Les automobiles foncent vite et elles ne restent dans son champ de vision que l'espace d'une ou deux longueurs de voiture. Et la bille de plomb est lente. Il est obligé de viser à droite, et à l'instant où la voiture apparaît à sa gauche, il appuie sur la détente. Le fusil crache, un bruit d'air relâché, puis Adam et lui restent figés un moment, pleins d'espoir, en attendant le bruit du plomb contre le métal.

Ils poussent un cri aigu quand ils l'entendent, leur joie aussi comprimée que l'air du fusil. Ils attendent et observent les conducteurs qui reviennent, qui essaient de les repérer. Ce n'est pas chose aisée dans une rue aussi passante où les véhicules roulent vite. Plusieurs fois, les conducteurs font demi-tour et quadrillent le quartier, trouvent même la bonne maison. La sonnette qui retentit, ou des coups frappés à la porte, mais elle est verrouillée et les lumières sont éteintes. La joie est si totale qu'il est presque impossible de garder le silence.

Mieux encore que le fusil à air comprimé, il y a Pete Rachowsky. Un gamin dans la même classe que Steve, qui transporte toujours dans son sac à dos le nécessaire pour fabriquer une bombe artisanale. Une bouteille en plastique, du Drano ou n'importe quel autre produit pour nettoyer les toilettes, de l'aluminium. Facile. Il montre à plus d'une douzaine d'élèves comment fabriquer ces bombes. Steve et l'un de ses nouveaux camarades, Joe Russo, décident d'en faire une. Peut-être est-ce là une manière de sceller son amitié avec Joe. Steve garde jalousement ses amis, il se rend compte que peu de garçons l'acceptent.

Le 5 février 1994, ils attendent la fin du dîner. C'est un samedi soir, ils sont élèves en 4^e. Joe le retrouve à l'angle de la

rue et ils se rendent au supermarché Jewel à quelques pâtés de maisons. Steve porte une bouteille en plastique de deux litres dans son sac à dos. Ils achètent du nettoyant pour toilettes Works et du papier aluminium, s'inquiétant d'être pris sur le fait. Steve vient souvent là avec Adam pour manger en douce les bonbons vendus en vrac dans les distributeurs. Il a l'habitude de se sentir nerveux dans cet endroit. Il a préparé une excuse, il dira que sa mère lui a demandé d'acheter ces produits, mais la caissière ne pose pas de question.

Ils longent ensuite Arlington Heights, la rue passante derrière la maison de Steve. Ils tournent à gauche dans Cosman Road, passent devant la rangée de maisons face à la zone de forêt protégée. À l'angle, ils atteignent la grange et le petit cottage de la réserve naturelle et continuent leur chemin. C'est la route qui mène à la maison de Joe, aussi peuvent-ils simplement dire qu'ils rentrent chez eux. Face aux maisons, de l'autre côté de la rue, s'étendent plusieurs mètres carrés de pelouse et puis des arbres. Il est facile de disparaître à tout instant, par ici, et il y a peu de circulation.

Ils trouvent une maison plongée dans le noir, personne n'est encore rentré, pas de voiture dans l'allée. C'est au 235 Cosman Road, un bâtiment à un étage, un porche à l'avant. Ils se glissent sur la pointe des pieds jusqu'au porche et ils s'accroupissent. Steve sort la bouteille, ils tassent l'aluminium à l'intérieur. Beaucoup d'aluminium, et Steve s'inquiète qu'il y en ait trop, mais ils versent néanmoins le Works, revissent le bouchon et traversent la rue au pas de course pour se cacher entre les arbres.

Rien ne se produit pendant un moment. Ils se demandent s'ils se sont trompés dans la fabrication. Ils envisagent de retourner en courant de l'autre côté de la rue pour vérifier. Puis la bouteille explose, une détonation plus bruyante qu'ils

ne l'avaient espéré. Splendide. Ils traversent la forêt à toute vitesse, débordant d'adrénaline et de joie, ils rient.

Cinq jours pour tard, le 10 février, la mère de Pete, MaryAnn Rachowsky, trouve des bouteilles de deux litres, du nettoyeur pour toilettes et du papier aluminium dans le sac à dos de son fils. Elle avertit la police, qui emmène Pete pour un interrogatoire au cours duquel il finit par dénoncer Steve et Joe.

Les inspecteurs appellent les parents de Steve le 22 février, et ces derniers acceptent d'amener Steve pour un interrogatoire. "Nous avons parlé avec les parents de Steve et, d'après eux, Steven était très nerveux, effrayé de se trouver au poste de police, et il se rendait compte qu'il avait peut-être commis une faute", relate le rapport de police du 24 février 1994. "Ils ont assuré qu'ils le disciplineraient et ils souhaitent que nous parlions avec Steven pour lui faire peur afin qu'il ne fabrique plus de bombe à l'avenir."

Steve éprouve un profond remords. Il confie à la police que quinze élèves savent fabriquer des bombes. Il donne les noms. Il jure de ne plus jamais faire une chose pareille. Se déteste-t-il déjà à cette époque? Ses excuses sont-elles déjà exagérées, comme elles le seront quelques années plus tard? Les policiers ne sont pas psychologues et, bien entendu, ils ne peuvent pas prédire l'avenir. Ils ne voient qu'un enfant pétri de remords et apeuré, un délit mineur, aucun dégât matériel, aucun blessé. Ils lui remontent les bretelles, l'affaire est classée, ils le renvoient chez lui et laissent à ses parents le soin de le discipliner.